Eglė Kačkutė

Négociations autour la *langue maternelle* chez deux mères-écrivaines translingues : Nancy Huston et Ying Chen

Cet essai examine la manière dont les deux autrices abordent la notion de langue maternelle en tant que mères translingues dans le cadre du développement de leurs relations linguistiques avec leurs enfants. Il se concentre sur l'ouvrage *Lettres parisiennes : autopsie de l'exil* (1986) dans lequel Nancy Huston et Leïla Sebbar échangent entre elles et l'essai *La Lenteur des montagnes* (2014) de Ying Chen. Je postule que la forme épistolaire choisie par N. Huston et Y. Chen peut être interprétée comme une itération spécifique de l'autothéorie, à savoir une autothéorie maternelle translingue. La lettre en tant que genre littéraire revêt une dimension transnationale et translocale.

1. Introduction

Nancy Huston et Ying Chen sont toutes deux des écrivaines contemporaines canadiennes translingues d'expression française dites xénographes[1]. Cependant, l'une a choisi d'émigrer du Canada pour s'installer en France, tandis que l'autre a décidé d'immigrer et de faire du Canada – d'abord au Québec, puis à Vancouver – sa nouvelle patrie. Cela en fait un cas d'étude fascinant. N. Huston est née à Calgary, en Alberta, et s'est installée à Paris à l'âge de vingt ans en tant qu'étudiante internationale. Elle a écrit et publié son premier roman en français en 1981, puis a développé une pratique d'écriture translingue qui consiste à écrire le même livre dans deux langues simultanément et à s'autotraduire (Huston 1995).[2] Lorsque N. Huston avait six ans, ses parents ont divorcé et sa mère a quitté le domicile familial de manière assez soudaine. Cet événement traumatisant est décrit en détail dans les écrits autobiographiques

[1] Pour une analyse approfondie des écris des xénographies féminines de langue française voir (Hertrampf/Mistreanu 2024).

[2] Voir plus précisément « Les prairies à Paris » et « En français dans le texte » dans *Désirs et réalités : textes choisis 1978–1994*.

de N. Huston (Huston 1995 ; 2014) et a fait l'objet de nombreuses études universitaires (Ireland/Proulx 2019 ; Kačkutė 2018 ; Martens-Okada 2008). Les spécialistes de N. Huston s'accordent à dire que cet événement est au cœur de son exil volontaire et de son translinguisme littéraire. De même, Ying Chen est née à Shanghai, en Chine, et s'est installée à Montréal à l'âge de vingt-huit ans pour poursuivre des études supérieures. Comme N. Huston, elle y est restée. Elle écrit en français et a traduit certaines de ses œuvres en chinois et en anglais. Interrogée sur sa décision d'écrire en français, elle explique qu'elle a étudié cette langue dans le cadre de son diplôme de premier cycle en langues étrangères à l'université Fudan (Chine), ce qui lui a permis de participer à un programme d'écriture créative au Québec (Stillman/Chen/Stillman 2009). Y. Chen affirme avoir toujours voulu être écrivaine et soutient que « no matter what language, one writes the same thing » (Stillman/Stillman/Chen 2009, 361). Comme le souligne Kellman (2000, ix), ne pas écrire dans sa langue maternelle n'est pas une position facile pour un écrivain. La position d'une mère qui n'élève pas ses enfants dans sa langue maternelle est tout aussi compliquée, voire encore plus difficile. Ainsi, N. Huston et Y. Chen ont toutes deux exploré leur relation avec leur langue maternelle et leur translinguisme non seulement en tant qu'écrivaines, mais aussi en tant que mères. Cet essai examine la manière dont les deux auteures abordent la notion de langue maternelle en tant que mères translingues dans le cadre du développement de leurs relations linguistiques avec leurs enfants. Il se concentre sur l'ouvrage *Lettres parisiennes : autopsie de l'exil* (1986) un échange de lettres entre N. Huston et L. Sebbar et l'essai *La Lenteur des montagnes* (2014) de Y. Chen.[3]

2. Autothéorie maternelle translingue

Les deux textes sont rédigés sous forme de lettres et peuvent être qualifiés d'autothéorie. Lauren Fournier (2021, 7-24) définit l'autothéorie comme un genre hybride qui intègre la théorie, la philosophie et l'autobiographie, le corps et d'autres modes d'écriture personnels et subjectifs dans le

[3] *Lettres parisiennes : autopsie de l'exil*, dorénavant *LP* et *La Lenteur des montagnes* dorénavant *LM*.

cadre du processus d'acquisition de connaissances. S'inspirant de Stacey Young, L. Fournier la décrit comme une pratique d'écriture fondamentalement féministe qui permet « radical self-reflection, embodied knowledge, and sustained, literary nonfictional writing through the self that has been and continues to be suppressed and repressed by certain patriarchal and colonial contexts. » (Fournier 2021, 38) En tant que telle, cette façon d'écrire vise à décentrer les subjectivités homogènes et hégémoniques.

LP et *LM* sont tous deux rédigés sous forme de lettres, un genre réservé aux confidences (Xypas 2016) et à l'introspection (Parker 2024). Dans le cas de *LP*: « Deux femmes s'écrivent. De Paris à Paris. L'une est née au Canada anglais, l'autre dans l'Algérie française. Elles quittent leur pays natal vers vingt ans pour la France, la langue et l'université françaises à Paris. Pour l'une c'est une rupture radicale, pour l'autre, c'est à peine un déplacement géographique » (Huston/Nancy/Sebbar 1986, 5). La première femme décrite dans cet extrait est N. Huston, la seconde est L. Sebbar. Dans ces lettres, elles discutent principalement de leur statut d'étrangères à Paris et dans la littérature française, de leurs convictions féministes et de leur pratique de l'écriture. La correspondance s'étend de mai 1983 à janvier 1985. À l'époque, N. Huston est une jeune mère pour la première fois (sa fille est née en 1982). En conséquence, dans ces lettres, elle documente également sa matrescence (Jones 2023) translingue, ces mois cruciaux dans la vie de chaque mère où elle s'adapte à son nouveau rôle et développe une nouvelle relation avec sa fille. Pour les mères qui élèvent leurs enfants dans une langue autre que leur langue maternelle, la matrescence revêt une complexité supplémentaire : découvrir, expérimenter et finalement s'habituer à la ou aux langues utilisées pour materner, qui seront probablement celles dans lesquelles toute la relation sera vécue. Comme Xypas le fait remarquer à juste titre, *LP* est un ouvrage assez particulier dans le vaste répertoire d'écrits non fictionnels de N. Huston. C'est le livre qui « contient le plus de confidences à propos de son rapport à la langue anglaise, sa langue maternelle, et à la langue française, sa langue d'adoption. » (Xypas 2017, 151) Ce n'est pas un hasard,

car l'écriture de ce livre a fait partie intégrante du processus qui a conduit N. Huston à devenir une mère et une écrivaine multilingue.[4]

Dans le cas de *LM,* « Y. Chen is writing both as a mother and as a writer » (Parker 2024, 7). Cet essai a été écrit pour marquer le passage à l'âge adulte du fils de Y. Chen : « Je voudrais t'écrire au moment où tu sors de ton enfance et tu approches du monde adulte, à propos de cette relativité, de cette incertitude. » (Chen 2014, 10) Ainsi, en tant que mère, elle lui écrit pour le préparer à entrer dans le monde et lui transmettre sa sagesse. En tant qu'écrivaine, elle venait de terminer une série de romans sur la maternité, en tant que migrante, elle venait de franchir une étape importante en ayant passé autant de temps en Chine qu'au Canada. Ainsi, alors que N. Huston documente sa matrescence translingue, Y. Chen, quant à elle, revient rétrospectivement sur son expérience de mère translingue, dressant le bilan de ses réalisations, s'autoévaluant et expliquant sa philosophie de mère translingue à son fils Lee, au moment d'écriture, presque adulte. Selon G. Parker, Y. Chen utilise le genre épistolaire pour plusieurs raisons : il offre un niveau d'intimité sans précédent, il se situe à mi-chemin entre le texte écrit et le texte oral, ce qui est remarquable si l'on considère que la langue d'origine des mères migrantes est souvent principalement orale, et enfin, dans la meilleure tradition des essais de Montaigne, il permet un haut degré d'introspection (2024). Cela peut être interprété comme un geste autothéorique consistant à recueillir des connaissances à partir de l'expérience personnelle, à les théoriser et à les transformer en savoir.

Je postule que la forme épistolaire choisie par N. Huston et Y. Chen peut être interprétée comme une itération spécifique de l'autothéorie, à savoir une autothéorie maternelle translingue. La lettre en tant que genre littéraire revêt une dimension transnationale et translocale. On utilise les lettres pour communiquer avec des êtres chers qui se trouvent dans un autre lieu, loin, souvent dans un autre pays, séparés par l'espace et donc par le temps. Il est bien sûr significatif que le livre de N. Huston ait été écrit littéralement avant l'ère des e-mails et des réseaux sociaux, tandis que, objectivement, la lettre de Y. Chen appartient à l'ère de la communication électronique. Cela rend le choix de la forme épistolaire encore

[4] Pour une analyse approfondie de la manière dont la pratique littéraire multilingue et bilingue de Huston est en corrélation avec son propre parcours en tant que mère et fille, voir Kačkutė 2018.

plus poignant et symbolique, suggérant de tendre la main à quelqu'un qui pourrait se trouver symboliquement dans un espace linguistique et culturel différent. La lettre étant une forme d'écriture très personnelle et intime, les deux auteures l'utilisent pour s'appuyer sur leur expérience maternelle translingue afin de recueillir des informations sur la manière dont une mère qui élève ses enfants en dehors de l'espace culturel de sa propre langue maternelle développe sa pratique maternelle translingue. La dimension introspective du genre leur permet de théoriser les connaissances qu'elles ont acquises. Puisqu'elles s'inspirent toutes deux largement des penseurs et philosophes qui ont influencé leur vision translingue du monde, sur la base de ces identifications intertextuelles, les deux auteures développent leurs propres philosophies distinctes de la maternité translingue. Enfin, leurs théories s'inscrivent toutes deux dans la tradition féministe d'écriture contre le sujet hégémonique, à savoir l'écrivain-mère monolingue qui bénéficie du privilège d'appartenance que lui confèrent l'écriture et la maternité dans la langue maternelle et dans la culture de cette langue.

Comme indiqué précédemment, la langue maternelle – qui peut être ou non la langue maternelle de la mère – est un aspect important de la maternité en dehors de la culture qui véhicule la langue maternelle de la mère. Par conséquent, les mères migrantes sont inévitablement confrontées à la nécessité de négocier leur relation avec la notion de *langue maternelle*, qui est profondément chargée sur le plan émotionnel et idéologique. E. Kačkutė et V. Heffernan (2024, 6) observent que la langue maternelle est « often conceptualized as the locus of the soul of the nation and is thus seen as an essential element of cultural heritage that should be passed on ». Un élément crucial pour cette étude est qu'elles affirment également que les mères sont culturellement considérées comme les principales responsables de la transmission de la langue maternelle à leurs enfants et sont symboliquement punies si elles ne s'acquittent pas de cette tâche. De plus, toutes les langues et toutes les configurations de translinguisme et de multilinguisme ne sont pas valorisées et encouragées de la même manière dans tous les contextes nationaux (Gudowska 2024). Cela ajoute une pression émotionnelle supplémentaire aux mères translingues dont la langue maternelle a moins de valeur dans le pays où elles élèvent leurs enfants.

Adrienne Rich (1986) propose de considérer la maternité comme une institution, une construction culturelle qui restreint et contrôle les pra-

tiques maternelles, et comme une expérience imprégnée des relations spontanées entre les mères et leurs enfants, source de croissance personnelle et de satisfaction. Les deux textes choisis pour cette étude considèrent également la *langue maternelle* comme une institution qui leur est imposée de l'extérieur et qui est donc source d'anxiété, mais aussi comme une expérience qui leur appartient.

Tout au long du livre, N. Huston évoque l'effet libérateur que lui a procuré le fait de vivre à Paris, en français. Elle n'aborde la question de la *langue maternelle* que vers la fin de l'ouvrage, mais tout, le fait qu'elle parle français avec son mari, Tzvetan Todorov, qui est lui aussi un exilé comme elle, et qu'elle écrive et publie en français, suggère qu'elle parle également français à leur fille. Cependant, vers la fin du livre, elle explique qu'un de ses amis chercheurs qui travaille sur le bilinguisme précoce lui a « reproché de ne pas faire le cadeau du bilinguisme » (LP, 138) à sa propre fille. Poussée par la pression sociale extérieure et la culpabilité maternelle, elle se force à parler français à sa fille. Voici ce qui se passe :

> J'ai essayé de parler en anglais à Léa. […] Ça me troublait drôlement […]. C'est impossible. Quelque chose en moi se soulève, résiste et cale […]. C'est comme si ma voix devenait réellement la voix de ma propre mère. […] C'est trop fort. C'est une mine d'émotions si turbulentes que je refuse de la sonder. […] Les livres, les enfants, je ne peux les faire que dans une langue non maternelle. (*LP*, 138-139)

Parler français à sa fille lui semble naturel et correspond parfaitement à son histoire personnelle, marquée par le traumatisme infantile causé par le départ de sa mère, ainsi qu'à son choix personnel, motivé par ce même traumatisme, de vivre sa vie professionnelle, créative et affective à travers le français. La pression sociale institutionnelle qui pèse sur elle en tant que mère pour qu'elle transmette sa langue maternelle à sa fille dans l'intérêt de son éducation crée une tension émotionnelle et la met en désaccord avec elle-même. De plus, elle est potentiellement incitée à tirer parti du fait que sa langue maternelle est l'anglais et qu'elle jouit d'un statut symbolique élevé en France en tant que langue universelle pouvant apporter à sa fille un capital à la fois symbolique et réel. Cela

ne change rien à son expérience intime de vivre ses liens affectifs avec sa fille uniquement à travers le français et d'élever une fille qui s'identifierait uniquement comme française. Elle n'éprouve ni culpabilité ni regret de ne pas avoir rempli son « devoir maternel » en ce qui concerne la transmission de sa *langue maternelle*.[5]

À l'inverse, Y. Chen considère la transmission de sa propre *langue maternelle*, le chinois, à ses enfants comme un « devoir maternel » qu'elle ne parvient pas à remplir (Parker 2024, 8). Elle décrit le processus de transmission comme un effort long et ardu :

> J'ai tout essayé pour que tu apprennes un peu ta langue maternelle : l'initiation à un jeune âge, d'innombrables cours particuliers, en plus des épisodes sans fin des feuilletons chinois. […] Vivant en dehors de la Chine, tu passes beaucoup plus de temps à parler et entendre d'autres langues que le chinois. Je comprends très bien la difficulté. Je mène un combat quotidien, croyant qu'à ton âge il est encore possible d'apprendre une langue, même étrangère, presque parfaitement. (*LM*, 71-72)

La manière préméditée et structurée dont Y. Chen s'y prend pour transmettre sa langue maternelle à ses fils suggère un certain niveau d'institutionnalisation. Elle parle même d'une bataille qui semble perdue d'avance dans son cas. La langue maternelle de Y. Chen est une langue étrangère pour ses enfants et, par conséquent, la culture que véhicule sa *langue maternelle*, c'est-à-dire sa culture chinoise, « leur reste inaccessible » (Parker 2024, 8). Cela est également vrai parce que, sur le plan culturel et politique, le chinois au Canada n'est pas une langue qui possède un capital symbolique ou autre important. Même si les enfants de Y. Chen ont certaines compétences en chinois, contrairement à N. Huston, elle éprouve beaucoup de culpabilité et de tristesse face à cette réalité.[6] Elle écrit : « Ce processus de déculturation se produit quotidiennement sous mes yeux […] j'avais prévu cela, je l'avais compris, mais je ne savais pas que j'en souffrirais autant. » (*LM*, 72) Il n'est pas tout à fait clair d'où vient cette souffrance – de la culpabilité de n'avoir pas transmis la langue maternelle ou pour d'autres raisons. Il existe une différence chez Y. Chen

---

[5] Il est également possible que l'absence de regrets à cet égard soit due au fait que sa fille aurait de toute façon appris l'anglais à l'école et à travers la culture populaire et n'aurait aucun problème à communiquer en anglais avec ses proches canadiens.

[6] Pour une analyse détaillée de la culpabilité dans *LM*, voir Kačkutė 2019.

entre la *langue maternelle* en tant que devoir maternel institutionnalisé, source de culpabilité et une construction culturelle qui lui est imposée, et son désir authentique de pouvoir partager sa culture avec ses enfants et de pouvoir leur parler dans sa propre langue. Si le devoir de s'assurer que ses enfants parlent couramment le chinois lui procure un profond sentiment de culpabilité, le fait de ne pas pouvoir discuter avec eux de la littérature et de la philosophie chinoises, qu'elle aime et qui ont contribué à façonner ses valeurs, lui procure une émotion de tristesse beaucoup plus authentique. Après tout, elle n'a jamais choisi d'être une mère exclusivement chinoise. D'autres langues, en particulier le français, se sont révélées extrêmement enrichissantes et lui ont apporté une satisfaction créative. C'est pourquoi l'éducation multilingue est son mode préféré de relations linguistiques avec ses enfants : « Je souhaite simplement que tu apprennes une langue de plus quand l'âge le facilite que tu puisses un jour goûter l'indicible beauté de la poésie chinoise » (*LM*, 88). Comme le montre cette citation, la principale motivation de Y. Chen réside dans le fait de pouvoir partager sa vie multilingue et ses passions avec son fils.

Les deux auteures abordent la question de la langue maternelle et du langage maternel dans le contexte d'un autre aspect de la maternité institutionnalisée, à savoir les politiques d'immigration dans leurs pays de résidence respectifs – la France et le Canada – ainsi que les attitudes populaires à l'égard des immigrants dans ces pays. En tant qu'ancien empire qui détient encore certains territoires à l'étranger et qui proclame officiellement, à ce jour, que le français a un effet civilisateur sur les individus comme sur les nations entières, la supériorité culturelle française, en particulier dans les cercles littéraires et culturels, est bien connue. Dans ce contexte, être purement ou authentiquement français signifie jouir d'une certaine supériorité culturelle sur les non-Français ou les Français dont le français n'est pas la langue maternelle. Dans cette optique, être français est de loin l'identité la plus avantageuse par rapport à toute autre figuration identitaire en France. Ainsi, offrir une identité authentiquement française à son enfant semble être l'aboutissement ultime pour une mère qui a à cœur l'intérêt supérieur de son enfant. Kate Averis soutient de manière convaincante que l'authenticité est une préoccupation majeure dans l'écriture de N. Huston :

> At the centre of this persistent re-evaluation of her subjectivity lies a deep-seated concern both for feeling authentically herself, and for being perceived by others as an authentic subject. In Huston's use of the notion, ‹authenticity› would seem to refer to an exact coincidence, firstly, between an absolute, pre-linguistic self and the self which is expressed through language and, secondly, the coincidence between that self which is expressed through language and the self that is perceived by others. (Averis 2008, 2)

Compte tenu de cette dynamique de pouvoir liée aux identités linguistiques et culturelles, le souhait de N. Huston de donner à sa fille une identité authentiquement française est la meilleure chose qu'elle puisse faire. Elle déclare fièrement au début du livre : « j'ai donné naissance à une fille qui, elle, sera française jusqu'au bout des ongles et parlera sans accent » (*LM*, 14). De ce point de vue, on comprend le désir de N. Huston d'être mère à travers le français et d'élever une fille monolingue avec un sentiment d'appartenance total et une mère qui l'a élevée dans la langue maternelle choisie par celle-ci, loin du traumatisme maternel transgénérationnel (Kačkutė 2018a, 280).

À l'inverse, depuis 1971, le Canada revendique le multiculturalisme comme politique officielle qui encourage la reconnaissance et la préservation des divers héritages ethniques. En théorie, cela devrait encourager les immigrants comme Y. Chen et ses enfants à être fiers de leur héritage culturel natal. Cependant, dans la réalité, pour des personnes comme le fils de Y. Chen, qui n'ont jamais vécu dans leur culture d'origine et ne parlent pas bien leur langue maternelle, le chinois, cela engendre un sentiment permanent de non-appartenance et de dévalorisation : « La souffrance presque originelle, liée à ta naissance dans un endroit où tu n'as pas encore, en dépit de ton acte de naissance, le même droit de cité que moi à Shanghai même si je n'y habite plus et que je n'ai plus de passeport. » (*LM*, 26) Cette construction culturelle de la citoyenneté place Y. Chen, en tant que mère, dans la catégorie des mères éternellement défaillantes, incapables d'offrir à leurs enfants une appartenance totale à leur pays d'origine. À cela s'ajoute le fait que ses enfants sont également racisés, ce qui ajoute une autre couche de non-appartenance. Cependant, quelle que soit la langue dans laquelle elle les élève – le chinois, le français ou l'anglais –, elle ne pourra jamais surmonter l'institution de la maternité qui exige la transmission de sa propre *langue maternelle* – le chinois – tout en veillant à ce que leur niveau de maîtrise des langues sociales occupe une place centrale. Elle est donc condamnée à un pur-

gatoire éternel, essayant de leur transmettre le chinois tout en sachant pertinemment que cela ne sera jamais suffisant. En conséquence, elle est contrainte de leur inculquer une identité forte, fondée sur la résilience et enracinée dans la philosophie du Yi Jing.

Dans sa description de l'authothéorie, L. Fournier affirme que « one of its most obvious manifestations in the contemporary is the integration of references to theory and philosophy » (Fournier 2021, 135) qu'elle définit comme « a mode of intertextual intimacy and identification. » Selon elle, les auteures utilisent ces références pour situer leurs propres convictions personnelles afin d'articuler des identités collectives plus larges. Comme mentionné précédemment, N. Huston s'inspire d'un certain nombre de philosophes féministes, parmi lesquelles Julia Kristeva se distingue comme référence clé. Elle est une théoricienne féministe translingue française et mère née en Bulgarie qui a développé la théorie de la *chora* sémiotique. Cette théorie affirme que le talent littéraire réside dans la relation protolinguistique des individus avec leur mère et que les écrivains accèdent à cette partie de la psyché dans le cadre de leur processus créatif. Dans *LP*, N. Huston transpose cette théorie au domaine de la maternité translangue pour souligner l'importance de la transmission maternelle. Cependant, elle insiste sur l'idée que l'agentivité féministe est une ressource permettant de résister aux effets potentiellement destructeurs de la maternité afin de créer une relation saine avec ses enfants. Y. Chen s'appuie sur la philosophie chinoise du Yi Jing, la loi du changement, pour suggérer que toutes les cultures et toutes les langues, y compris sa *langue maternelle*, meurent un jour et que cela fait partie de la loi naturelle. Elle l'utilise pour suggérer que la mort de sa *langue maternelle* sur les lèvres de son fils est également une loi naturelle du changement et que tant qu'ils parviennent à partager certaines valeurs et références culturelles, la maternité à travers plusieurs langues est une expérience enrichissante.

En conclusion, la lecture de deux autothéories d'écrivaines mères translingues suggère que, par rapport à leurs homologues monolingues, le poids de l'institution de la maternité pèse lourdement sur les épaules des mères translingues et multilingues, car elles sont contraintes de négocier et de résister aux contraintes de la *langue maternelle*.

Bibliographie

Averis, Kate (2008) : « Le ‹vrai› moi : Nancy Huston's Concern for Authenticity », in : *Essays in French Literature and Culture* 45, 1-18.

Chen, Ying (2014) : *La Lenteur des montagnes*, Montréal : Boréal.

Fournier, Lauren (2021) : *Autotheory as Feminist Practice in Art, Writing, and Criticism*, Cambridge (MA)/London : The MIT Press.

Gudowska, Malwina (2024) : *Mother Tongue Tied*, London : Footnote.

Hertrampf, Marina Ortrud M./Mistreanu, Diana (dir.) (2024) : *Langue(s) et espaces dans les xénographies féminines en français*, Munich : AVM.

Huston, Nancy, (1995) : *Bad Girl : Classes de littérature*, Paris : Actes Sud.

Huston, Nancy (1995) : *Désirs et réalités : textes choisis 1978–1994,* Arles : Actes Sud/Montréal : Leméac.

Huston, Nancy/Sebbar, Leïla (1986) : *Lettres parisiennes : autopsie de l'exil*, Paris : Bernard Barrault.

Ireland, Susan/Proulx, Patrice J. (2019) : « The Transgressive Mother in Nancy Huston's Bad Girl : Classes de Littérature », in : Bourdeau, Loïc (dir.) : *Horrible Mothers : Representations across Francophone North America*, Lincoln : University of Nebraska Press, 133-148.

Jones, Lucy (2023). *Matrescence,* London : Allen Lane.

Kačkutė, Eglė (2018a) : « Mothering in the Stepmother Tongue : Maternal Subjectivity and Linguistic Practice in Nancy Huston's Autobiographical Non-Fiction », in : *Nottingham French Studies* 57.3, 274-285.

Kačkutė, Eglė (2018b) « Mothering across Languages and Cultures-in Ying Chen's Letters to Her Children », in : *Women : a Cultural Review* 29.1, 59-74.

Kačkutė, Eglė (2019) : « Relational Aspects of Migrant Mothering in Nathacha Appanah's *La Noce d'Anna* and Ying Chen's *La Lenteur des montagnes* », in : *Crossways Journal* 3.1, 1-13.

Kačkutė, Eglė/Heffernan, Valerie (2024) : « Introduction : Motherhood, Mobility, Migration in Twenty-First-Century Women's Writing », in : *Contemporary Women's Writing* 18.2, 1-19.

Kellman, Steven G. (2000) : *The Translingual Imagination*, Lincoln/London : University of Nebraska Press.

Martens-Okada, Mihoko (2008) : « Le Roman familial de Nancy Huston. La relation problématique : la fille abandonnée et la mère coupable », in : Murielle, Lucie/Clément, Murielle/Van Wesemael, Sabine (dir.) : *Relations familiales dans les littératures française et francophone des XX^e^ et XXI^e^ siècles* : *II. La figure de la mère*, Paris : L'Harmattan, 107-116.

Parker, Gabrielle (2024) : « Transcultural Memories and Transmission : The Case of Ying Chen's *La lenteur des montagnes* », in : *Modern Languages Open* 1.7, 1-18.

Rich, Adrienne (1986) : *Of Woman Born : Motherhood as Experience and Institution*, New York : Norton.

Stillman, Dinah Assouline/Chen, Ying/Stillman, Norman (2009) : « An Interview with Ying Chen », in : *World Literature Today* 83.2, 35-37.

Xypas, Rosiane (2017) : « Construction langagière héritée et décidée dans *Lettres parisiennes – histoire d'exil* : le rapport à la langue française de Nancy Huston », in : *Lettres Françaises* 18.1, 145-158.